

La rêveuse
de Deux-Rives

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La rêveuse de Deux-Rives / Marjolaine Bouchard

Nom : Bouchard, Marjolaine, 1958- , auteure

Identifiants : Canadiana 20220010269 | ISBN 9782897835828

Classification : LCC PS8553.O77434 R48 2022 | CDD C843/.54—dc23

© 2022 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Camila Picheco

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Marjolaine Bouchard

La rêveuse
de Deux-Rives



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Les allumettières, 2021

Les jolis deuils

1. *Retour à Port-aux-Esprits*, 2019
2. *Promesse de printemps*, 2020
3. *Horizons bleus*, 2020

Les belles fermières, 2018

Les portes du couvent

1. *Tête brûlée*, 2017, 2021
2. *Amours empaillées*, 2017, 2021
3. *Fleur de cendres*, 2018, 2021

Madame de Lorimier : un fantôme et son ombre, 2015

Lili St-Cyr : la fleur des effeuilleuses, 2014

Le géant Beaupré, 2012

Alexis le Trotteur ou les trois mourures du cheval du Nord, 2011

*À toutes ces femmes poètes, journalistes et romancières,
aujourd'hui oubliées, qui ont façonné, dans l'ombre,
l'histoire et la tradition littéraires québécoises.*

1

*Dites-moi, malgré, ou plutôt à cause
de sa profonde tendresse, votre père n'était-il
pas au besoin sévère pour vous ?*

LAURE CONAN, *Angéline de Montbrun*

Le 2 avril 1934

Quelle désillusion ! Alice a peine à le croire. Les mots d'Alfred Roy sont pourtant clairs : « Lévesque vous publiera plus aisément si vous lui proposez une centaine de dollars, et le livre sera de bien meilleure qualité, croyez-moi. » Évidemment, elle n'a pas cette somme. Combien réussirait-elle à réunir ? Tout au plus dix, quinze dollars ? Il y a son amie, sûrement que Solange pourrait lui avancer cinq ou dix piastres. Qui d'autre ? Demander à son père ? Oserait-elle, après qu'il eut ironisé sur les vers libres qu'Alice lui a récemment fait lire ? Elle a beau lui expliquer, son père n'en démord pas : la poésie, la vraie, dans la grande et noble tradition française, c'est la rime, point, la mesure et la rime, et de belles strophes bien nettes. En plus, pour comble, lui a écrit l'éditeur Édouard Lévesque, publier sous son propre nom, pour une femme, ce n'est pas une faute en soi, mais cela fait un peu moins sérieux, une femme, des vers libres, eh oui, encore de nos jours, se désolait Lévesque. Alice en pleurerait.

Dans tous les cas, attendent là, presque complets, sur sa table de travail, quatre-vingts des cent poèmes exigés par l'éditeur. Trois ans de travail. Cent poèmes: la moitié rimés, la moitié en vers libres, c'est ce qu'exige aussi Lévesque. Que des vers libres, non, ça ne passerait pas.

Elle caresse la liasse de feuillets, passe affectueusement les doigts sur quelques coins cornés. Les milliers de vers grouillent dans sa tête, harmonieusement, une multitude d'images et de sonorités s'entremêlent. Alice en éprouve un bien-être tel qu'elle pourrait flotter, glisser hors de son propre corps, se fondre dans l'air ambiant, s'envoler, mêler son âme aux arbres, aux fleurs, aux objets. Ces poèmes et ce recueil qui demandent à naître, c'est l'âme d'Alice, sa respiration. Pour l'instant, rivée à sa chaise dure, le stylo-plume à la main, elle agite d'autres pensées. Trouver ces cent dollars et achever vingt poèmes: c'est là le travail qui l'attend. Aussi bien ne pas pleurnicher, il faut foncer, écrire, écrire.

On frappe à sa porte. Alice sursaute.

— Mademoiselle Vézina? l'interpelle la domestique.

Elle déteste être interrompue ainsi, en plein élan créateur, au beau milieu d'une strophe dont elle venait enfin à bout.

— Quoi? Qu'est-ce qu'il y a, Églantine?

— Votre père, mademoiselle, il veut vous voir.

— Dites que je suis à lui dans quelques minutes.

La vieille femme se fait poliment insistante.

— Il veut vous voir *immédiatement*.

Soit. Rien de pire que de se faire arracher ainsi à son travail, mais quand le père exige, on ne proteste pas. Alice se recompose une humeur. À contrecœur, elle laisse en plan son poème,

se demande ce que le D^r Vézina peut bien lui vouloir, si les nouvelles sont bonnes ou mauvaises. Et d'abord, de quoi peut-il bien s'agir? Aura-t-elle le courage de lui parler d'argent?

La voilà devant le bureau du docteur.

— Vous voulez me voir, papa?

— Entre, Alice, entre!

C'est la pièce de la maison la moins richement décorée. Le D^r Vézina a conservé de ses années d'études ce capricieux penchant pour un espace dépouillé. On n'y trouve que le nécessaire pour plonger en soi sans distraction : une table de travail sobre et une chaise dure, deux fauteuils : son Louis XV bleu aux motifs en arabesques, où le docteur s'installe souvent pour lire, et la bergère en noyer vieux rose au coussin émoussé, celle des filles, quelques étagères bien fournies en livres, sa boîte à tabac. Quatre ou cinq pipes traînent ici et là, et une vieille couverture que sa femme continue d'appeler sa *liseuse* et que le docteur appelle sa *guénille*, par moquerie, indispensable pour les soirées ou certaines nuits plus fraîches. Car il lui arrive encore de venir ici lire quelques pages, aux heures d'insomnie ou de sommeil désagréable : des romans ou des essais, un peu de poésie.

C'est dans cette même pièce qu'Alice, la plus jeune de ses deux filles, a goûté le plaisir de leurs premières lectures à deux, d'abord sur les genoux de son père, puis lui dans son Louis XV et elle dans sa bergère, que le docteur installait l'un devant l'autre, où ils se faisaient à tour de rôle la lecture en s'échangeant quelques commentaires. Au fond, si aujourd'hui Alice n'a qu'une réelle ambition – être reconnue comme poète et écrivain –, ne le doit-elle pas en partie à ce père ami des lettres? Qu'elle achève bientôt ce recueil!

Adjutor Vézina vit pour la médecine, les livres et ses filles, dans cet ordre ou dans un autre, lequel varie selon son occupation du moment : quand il pratique et pense à sa pratique, il considère

que rien n'égale en profondeur la science médicale ; en présence de ses filles, il bénit intérieurement le Ciel et jure ses grands dieux que rien ne vaut deux bonnes enfants à soi, la famille, que son rôle de père le comble et le comblera tard dans sa vieillesse. En compagnie d'un livre aimé qu'il relit, il jurerait dur comme fer que rien n'est plus noble et plus enrichissant au monde que l'art des mots et qu'il aurait volontiers sacrifié dix ans de sa vie pour écrire comme Hugo ou le fabuliste La Fontaine. Homme de vif tempérament, c'est également un père plutôt doux, trouvant qu'il n'y a aucune raison d'élever la voix ou de s'emporter avec les enfants, d'autant qu'Alice et Marie-Cécile étaient et sont restées des soies. Ancré malgré lui dans une image traditionnelle du rôle de la femme, il veut le bien de sa plus jeune fille, et ce bien garde pour lui la forme d'un mariage avantageux et d'une famille. C'est ce qu'a fait l'aînée, Marie-Cécile, naturellement mariée avec le bon Paul Lemaître, homme rangé, situation bien établie, père de famille bien intentionné pour leur petite Aglaé. Malgré son amour des lettres, le père ne voit pas d'un si bon œil le vif penchant de sa benjamine et sa détermination à devenir écrivain. Dans les yeux du père, Alice a encore douze ans.

Il semble fatigué ou préoccupé. Au regard, au ton, au caractère inattendu de cette invitation, à cette façon de faire qu'elle ne lui connaît pas, Alice comprend le sérieux de la rencontre et qu'elle vient de gagner les quinze années qui manquaient au calendrier du cœur de son père. Quand le D^r Vézina s'installe dans son bureau, quand il ferme ainsi la porte, en s'assurant qu'elle est correctement clenchée, on peut être sûr qu'il règle alors un problème ou se penche sur un cas embêtant. Quand il lit et songe familièrement, au contraire, sa porte demeure toujours entrouverte et chacun est libre de venir lui parler.

— Comment vas-tu, ma fille ? Et ce fameux bouquin ? Ça avance ?

Sans trop attendre de réponse, il l'invite à s'asseoir.

— Je vais bien, papa. Mon recueil pourrait aboutir d'ici quelques semaines. Alfred Roy m'invite d'ailleurs à le soumettre prestement à Édouard Lévesque, celui-là même qui a édité Josette Tanguay et Simone Berthier, vous savez ? Je vous ai parlé d'Alfred Roy, le critique et journaliste ?

Bien sûr qu'elle lui en a parlé. De son travail, à la moindre occasion, elle dit presque tout à ses parents, au père en particulier. Avec la mère, les rapports restent tièdes. Sentant le moment opportun, elle en profite pour aborder la délicate question d'argent.

— Moyennant une certaine somme, M. Roy dit que Lévesque me publiera.

Alice se cale dans son fauteuil en se mordillant le coin des lèvres et attend une réaction. Son père se tient debout près de la table, il bourre une pipe, met son veston puis l'enlève, tire à une ou deux reprises sur ses bretelles, finit par s'asseoir à son tour, replace devant lui quelques papiers épars, a l'air de se chercher du feu, puis renonce en maugréant à part soi, dépose la pipe bourrée sur une pile de feuilles. Alice se tait. Le combat va s'engager.

— Alice, ma fille, je n'irai pas par quatre chemins. Ça me cause un très léger déplaisir, au demeurant, parce que nous en avons déjà discuté, toi et moi : à vingt-sept ans, le temps est venu de te caser, de mettre un peu de côté la poésie.

Pour lui, un écrivain digne de ce nom doit publier en France, rien de moins. Autrement, il connaît d'avance les objections de sa fille, la passion de sa plus jeune pour l'écriture. Il aime sa fille, il reconnaît ses qualités, et en ce moment, c'est exactement cet amour, ces qualités et cette passion pour la poésie qu'il met dans sa balance à lui et qui lui fait juger qu'il est grand temps, *oh oui, grand temps* qu'Alice Vézina fasse quelque chose de sa vie.

— Vous voulez dire, que je me marie ? Papa, n'en avons-nous pas déjà discuté ?

— Bien oui. Exactement. (*Il ne m'écoute pas, songe Alice, il n'entend que ses propres pensées.*) C'est dans l'ordre des choses, le mariage, les enfants. Donner à tes parents une descendance. Ta soi-disant modernité n'entend quand même pas éliminer une institution telle que le mariage, Alice? Ou bannir l'idée de faire des enfants? Tes nuages rendent ton esprit éthéré et mollasson. Tu approches de la trentaine. Comment s'appelait ce jeune homme que tu nous as présenté il y a quelques mois? Jean, Jacques ou Jules, ou je ne sais trop.

— Jean Guay? C'est déjà de l'histoire ancienne, papa.

— De l'histoire ancienne, de l'histoire ancienne... À ce compte-là, tu vieilliras avant ton âge, Alice. Tu vas vite en affaires! Je suis sûr qu'il y a un ou deux jeunes hommes à qui tu dois plaire. Du monde de bonne famille.

— C'est vrai. Je vois quelqu'un, de loin en loin. Enfin, ça se précise.

— Bon, tu vois. Écoute-moi: je ne le fais pas de gaieté de cœur, mais comme un incitatif. Considérant que tu enseignes un peu – n'est-ce pas, vérifie-t-il, tu donnes à des enfants des leçons privées? – et que tu étires ta jeunesse indûment, je vais couper ton allocation. Estime-toi chanceuse: je vais encore t'héberger, le temps que tu te fiances. Je dois faire vivre ma famille, c'est entendu, et tu toucheras la même somme que Marie-Cécile lorsque tu te marieras, en toute équité et...

Alice n'entend plus ce qu'il lui raconte, elle accuse le coup. Dans ce temps-là, l'enfant comprend, un point c'est tout. Il n'y a rien à redire, Alice le sait, on ne discute pas avec Adjutor Vézina quand il a ce ton, quand il garde malgré tout une sorte d'attitude mielleuse derrière sa façade faussement bourrue. C'est inutile. Du temps perdu. La moindre objection risque seulement de le plonger dans une sorte de mélancolie agressive que Marie-Cécile et Alice appellent «son boudin mal cuit». Son ventre se contracte de colère et la jeune femme voit rouge.

Elle s'oppose, cette fois.

— Papa, avec tout le respect que j'ai pour vous, bien franchement, je trouve ça plus regrettable qu'injuste, d'autant que je suis sur le point de venir à bout de mon recueil. Et si j'étais votre fils et que je me destinais à la médecine, au droit ou à la prêtrise, me couperiez-vous les vivres ? Cette iniquité...

Le père l'interrompt :

— Ne me parle pas de justice ! Je n'ai pas de leçon à recevoir de mes filles.

— Eh bien, pour tout vous dire aussi, pour être honnête, j'ai l'intention de m'installer en pension.

Elle n'en était pas encore sûre jusqu'à cette minute, mais elle vient de le décider pour confronter le père.

Une gifle n'aurait pas davantage sonné Vézina.

— En pension ! Quelle pension ? Pour quoi faire ? Et tu paieras comment ? Quand je vais dire ça à ta mère !

Il a lancé la dernière phrase tout bas. Il hésite, l'air songeur.

— Non, en fait, pour le moment, je ne lui dirai rien et fais de même. Gardons ça entre nous : cette histoire de pension va la démolir. Et pour l'allocation, elle ne sait rien, je préférerais t'en parler privéement d'abord, quoique je n'aie pas de secret pour ta mère, comprends-moi bien. Elle sera secouée.

Alice aime ses parents. Elle aime cette mère couveuse et distante, au gré des circonstances, cette femme qui veut toujours bien faire. Elle aime le D^r Vézina, son premier amour, l'homme qui, justement, l'a initiée à la lecture, la grande lecture, celui pour qui, secrètement, elle rêve de publier ce premier recueil de vers. Secrètement, en partie seulement, puisqu'une part bien rationnelle en elle souhaite impressionner cet homme peu impressionnable au quotidien ; elle imagine ce moment émouvant où elle

déposera devant lui, au repas ou quand il sera à son Louis XV, le livre fraîchement sorti des presses, les pages encore intactes, avec cette couverture discrète où se lira, en lettres artistiquement dessinées, son nom, Alice Vézina. La dédicace manuscrite qu'il découvrira, ému, à la page de garde : *À mon père...*

— Si je peux me permettre, papa...

Le père paraît redevenu lui-même. *Ils sont ainsi*, semble-t-il se dire, *les enfants des temps modernes*.

— Je t'écoute, ma fille.

— Je n'irai pas jusqu'à dire que vous me mettez en liesse ni que je vous comprends parfaitement, mais je vois que vous ne changerez pas d'idée, je respecte votre décision, et je sais que vous souhaitez surtout mon bien.

C'était dur de parler ainsi à son père. Elle n'ose pas lui dire sa déception, comment elle trouve mesquines sa vision et l'idée qu'il se fait d'elle. Les mots sortent sans qu'elle les choisisse vraiment.

— Ai-je un autre choix, papa ? Je ne tiens pas à me marier, pas pour le moment. Comment vous dire cela sans vous paraître convenue, comique ou romantique ? Je veux écrire, je veux publier. Sérieusement. J'y arriverai, et je le ferai avec ou sans votre aide. M'entendez-vous bien ? Vous ne croyez pas en moi, somme toute, mais vous allez voir, papa, je vais gagner ma vie grâce à l'écriture.

Il reprend la parole. Il ne l'a jamais entendue argumenter de la sorte. Elle en est blanche d'agitation rentrée. Lui, médecin, il voit bien ce qui se passe à l'instant : le sang quitte le visage, la pression et le pouls augmentent, le cœur s'affole comme un oiseau en cage.

— Les femmes mariées peuvent rimaiter à leur guise, Alice. Les mères aussi. Tu as toute la vie pour tourner la phrase ou poétiser.

C'est là son explication à lui. Alice est blessée, la pointe du couteau l'a atteinte en sa fibre la plus sensible.

L'horloge sonne dix heures. Tous deux gardent le silence quelques instants. On entend un léger va-et-vient à l'extérieur de la pièce : Églantine, la vieille domestique, sans doute. Alice cherche sa salive, elle se lève alors que le père s'adosse plus creux dans son fauteuil.

— Papa, vous voudrez bien m'excuser, je vais sortir réfléchir à tout cela. Ne décidons rien à la hâte. Je me sens trop bouleversée pour le moment.

Il veut la conforter, il souhaite lui offrir un mot apaisant, elle le devine, mais elle le sent également, il ne reviendra pas sur sa parole. Il se lève, s'approche, mais elle esquive la tentative de rapprochement, une première. Le D^r Vézina est froissé. Il se tourne vers sa bibliothèque, faisant mine d'y chercher un livre.

— Oui, c'est ça, je te verrai plus tard.

Trente minutes se sont écoulées. Alice prend le temps de dire quelques mots à sa mère, un échange poli, sans plus, puis elle quitte la maison de la rue Saint-Anselme. Elle descend précipitamment les quelques marches qui la séparent de la chaussée. Là, deux options s'offrent : vers le grand parc ou vers le quartier Saint-André et ses immeubles en rangées bien serrées. Dans les deux cas, son idée est la même : se convaincre une fois de plus de ce dont elle s'est déjà vingt fois convaincue, qu'elle ne souhaite actuellement qu'une chose, finir son recueil et le publier. La revue *La Voix des Cantons* vient de faire paraître trois de ses poèmes. Voilà que son rêve se concrétise en partie. Elle revoit en pensée la lettre d'acceptation. Elle a remercié Alfred Roy, un des responsables, qui lui a répondu plus abondamment qu'il ne fallait, et un échange de lettres s'est ensuivi. Alfred Roy la prend sous son aile. C'est ce que sa plus récente lettre laisse clairement entendre.

Montréal, 24 mars 1934

Mademoiselle Vézina,

Vous m'en voyez ravi. C'est que vos poèmes le méritent largement. Assurément, en certains endroits, ils présentent quelques faiblesses. Voyez mes notes en marge. Si vous ne me comprenez pas, ne vous morfondrez pas trop : je me comprends à peine, je jongle avec cette idée du poème vivant dont certains aspects m'échappent. Il est onze heures du soir (le sommeil est sur le point de me mettre K.-O.) et j'ai encore un peu de lecture à faire, un article à conclure, et l'envie m'a pris de vous écrire comme à une camarade, comme à quelqu'un d'assez ouvert pour pardonner à un critique fou sa fatigue du jour.

Continuez. Lisez. Méditez vos lectures. Écrivez. Écrivez encore. Je ne sais rien de plus efficace. Vous me dites que vos poèmes vous demandent du temps, vous vous plaignez, oh, gentiment, qu'on vous a refusé une publication ailleurs, dans une autre revue. Ma foi ! Qui ne connaît pas ce genre de déception ? Ma jeune amie, avec votre talent, vous vous en sortirez certainement. Écrivez-moi quand vous aurez votre ensemble complet, je peux vous être utile, je connais pas mal de monde dans ce métier (depuis le temps) et j'aurai bientôt une ou deux propositions à vous faire. Ne gaspillez pas votre talent, c'est un don trop précieux. Songez à tout ce qui vous attend.

Un critique admiratif et (pour le moment) hors de combat. Bien amicalement.

Alfred Roy

Tout ce qui l'attend... Qu'est-ce qu'elle veut encore ? La suite des choses, pardi ! D'une part, un premier livre, puis un autre, et peut-être le journalisme à travers ça, la notoriété, sa place dans l'histoire littéraire : elle montrera à son père qu'elle est poète et qu'une carrière dans les lettres n'est pas qu'un doux rêve de jeune

filles frivoles. D'autre part, une relation amoureuse à la hauteur de ses attentes se dessine. Gilbert vient d'entrer dans sa vie. C'est peut-être le bon.

À pas secs, elle se dirige vers Saint-André, où elle aimerait s'installer le plus tôt possible. Elle passe devant un premier immeuble, rue Richelieu, puis un second, rue Saint-Olivier, et un troisième, rue De La Tourelle. C'est ici qu'elle compte emménager, dans ce quartier. Son père va lui couper son argent de poche, soit. Il va bougonner, en parler à M^{me} Vézina qui va pleurer, puis se plaindre un peu de la cruauté des enfants et des temps qui changent, puis tout rentrera dans l'ordre, le bon ordre bourgeois, ses parents s'habitueront. Elle leur présentera Gilbert, elle leur offrira son recueil, leur parlera de l'avenir qui s'ouvre devant elle, lumineux.

Quelques oiseaux chantent : il était grand temps. L'hiver l'a trouvée tout à son travail. Le vert tendre des bourgeons lui rappelle des vers romantiques (*de qui, déjà?*). Ses poumons s'ouvrent ample-ment, elle respire goulûment. Que va dire Solange quand elle apprendra la nouvelle? Son amie l'avait prévenue : «Le plus dur, c'est parfois le plus simple, en apparence : les parents et vos proches qui ne vous comprennent guère, qui vous veulent comme ils vous imaginent et pas autrement. Entre les mains de qui vous êtes une glaise complaisante.» «De la glaise», avait insisté Solange.

— Tiens ton bout, tiens-le solidement, arguait-elle.

Que ferait-elle sans son amie? Alice réfléchit, mais c'est tout décidé : que son père le garde, son argent, elle saura se débrouiller. Alfred Roy lui a ouvert des portes. Elle lavera de la vaisselle s'il le faut. Elle s'entend penser : *Je me battrai contre n'importe qui ou n'importe quoi, et d'abord contre ma propre peur. Advienne que pourra!*

Elle rebrousse chemin. Une heure a passé. Elle remonte tranquillement vers la rue Saint-Anselme, le cœur léger comme jamais. Encore quelques poèmes à bichonner et, bientôt, elle mettra

enfin un paquet à la poste pour Édouard Lévesque : son recueil achevé. Quand même, cet argent, elle en a vivement besoin, et le plus tôt possible.

Tiens, voilà la maison, et la vieille Églantine, dehors, qui tourne sur elle-même, qui semble chercher quelque chose ou quelqu'un, et voilà sa mère qui sort à son tour. Qu'est-ce qu'elle peut faire là à s'énerver, à lever les bras ? Et à présent elle crie !

— Mon Dieu ! Mon doux Jésus ! Mon mari ! Adjutor !